

LE CENSEUR,

Journal de Lyon,

POLITIQUE, INDUSTRIEL ET LITTÉRAIRE.



HEURES.	THERM.	HYGROM.	BAROM.	VENTS.	CIEL.
6 heures du mat.	4. au dessus de 0.	deg.	27 pou. lig.		
Midi....	10 1. au-dessus	90 deg.	27 pou. 8 lign.	Sud.	Soleil.
SOLEIL.			LUNE.		
Lever.	Midi vr.	Couch.	Phases.	Age.	
6 h.	11 h.	5 h.			
21 m.	45 m. 42	10 m.	Dernier quart.	29	

Le Censeur donne les nouvelles 24 heures avant les journaux de Paris.

ON S'ABONNE :

A Lyon, au Bureau du Journal, quai St-Antoine, n° 27, et grande rue Mercière, n° 52. au 2^m.

A Paris, chez MM. Lepelletier-Rougoin, officier de correspondance, place de la Bourse, n° 5, au 1^{er}.

PRX : Hors du département du Rhône, 1 franc de plus par trimestre.

15 francs pour 3 mois ;
33 francs pour 6 mois ;
64 francs pour l'année.

Le CENSEUR ne donne de publicité qu'aux avis, lettres et documents revêtus de signatures connues, ou dont les auteurs se font connaître de la Rédaction.

Lyon, 17 octobre 1838.

INSTRUCTION PUBLIQUE.

M. le ministre Salvandy vient d'adresser la circulaire suivante à MM. les archevêques et évêques :

Paris, 1^{er} octobre 1838.

Monseigneur, il est d'usage que les premiers pasteurs de chaque diocèse se rendent de temps en temps dans les collèges royaux et communaux, notamment pour assister à la première communion et donner la confirmation aux élèves. D'autres visites pastorales ont lieu souvent, et l'université aime à les voir se multiplier.

Ces visites, en effet, ne peuvent qu'exercer la plus heureuse influence sur la direction des établissements et l'esprit de la jeunesse; mais elles ne sauraient porter tous les fruits que nous avons droit d'en attendre, si les observations que vous avez faites, monseigneur, ne sont pas portées à la connaissance de l'autorité qui dirige et surveille les établissements d'instruction publique. Je vous prie donc, monseigneur, toutes les fois que vous aurez visité un de nos collèges, de vouloir bien à l'avenir me communiquer toutes les remarques que ces visites vous auront suggérées, notamment en ce qui concerne l'éducation proprement dite, la discipline, l'enseignement religieux. Vous savez d'avance avec quelle sollicitude elles seront pesées. Je mets du prix à ce qu'à l'avenir ce soit toujours par vous que j'apprenne que vous avez bien voulu vous transporter au sein de l'une des maisons de l'université.

J'ai prescrit, monseigneur, qu'un congé soit immédiatement donné par MM. les proviseurs et principaux, lorsque, dans vos visites, vous en exprimerez le vœu. C'est un hommage à votre paternelle autorité, que l'université s'est empressée de consacrer. Mais en même temps je suis informé que, dans quelques diocèses, les élèves se rendent auprès de leur premier pasteur, à certaines époques de l'année, pour réclamer de son intervention des congés non prévus par les règlements. C'est un abus que vous ne vous étonnez point de voir combattre par mes prescriptions formelles. Le congé ne peut être que le témoignage de la satisfaction de l'évêque, quand il s'est rendu sur les lieux; il ne peut être utile, et par conséquent ne peut être autorisé qu'à ce titre.

Je termine, monseigneur, en insistant sur le principal objet de cette lettre, et je vous prie de recevoir l'assurance de ma haute considération.

Le ministre de l'instruction publique, grand-maître de l'université, SALVANDY.

Le clergé est envahisseur de sa nature, et, si nous jugeons de l'avenir par le passé, il méritera ce reproche tant que les lois ne l'auront pas relégué dans ses temples, sans lui permettre de se mêler en rien aux choses qui ne tiennent pas essentiellement à son état. Il sait combien sont durables les premières impressions; il comprend fort bien que l'avenir doit appartenir à ceux qui forment les générations naissantes, et voilà pourquoi, parfois dans l'ombre, parfois ostensiblement, selon les circonstances, il tend constamment à diriger l'éducation de la jeunesse.

Dans ce moment où l'on fait tant d'avances au clergé, il faut que ses empiètements aient dépassé toutes les bornes, pour que M. le ministre se décide à y mettre un terme; il faut que MM. les évêques n'aient tenu aucun compte des observations particulières, pour qu'on leur envoie une circulaire qui tombe naturellement dans le domaine public. Si les termes assez ambigus de la lettre de M. Salvandy ne nous abusent pas, MM. les évêques auraient eu la prétention de diriger dans les collèges l'éducation, la discipline, l'enseignement religieux. Dans leur ardent désir de tout conduire selon leurs vœux, ils auraient fait des remarques embarrassantes pour les proviseurs et les principaux, placés ainsi entre l'obéissance qu'ils doivent aux prescriptions de l'université et la crainte de mécontenter des hommes dont

l'influence grandit tous les jours; ces remarques peut-être auraient été faites par MM. les évêques en présence des élèves et auraient ainsi relâché les liens de la discipline, enlevé la direction réelle à ceux à qui elle appartient et apporté dans les collèges la perturbation et l'anarchie. Enfin les évêques se seraient cru le droit de disposer de tout, et auraient, non pas demandé, mais donné des congés que rien ne légitimait. Voici ce qui ressort évidemment de la circulaire de M. le ministre, tout embarrassée qu'elle est; mais, il faut le dire aussi, voilà quel est le fruit de la coupable tolérance des ministres pour les envahissements du clergé. Il faut que l'abus soit aujourd'hui bien intolérable pour qu'on essaie de l'arrêter.

Mais puisque les choses en sont venues à ce point, pourquoi M. le ministre, à côté d'un remède, consacre-t-il un mal? Que signifie ce pouvoir de donner des congés renversé d'une main et relevé de l'autre? Pourquoi autoriser encore le clergé à s'ingérer dans la direction des établissements universitaires quand on proclame le danger de son action? que signifie cette condescendance, dangereuse toujours, coupable lorsque l'on reconnaît que l'intrusion a eu de si tristes effets? A-t-on donc oublié la Restauration et quelle déplorable direction donnait alors à l'éducation un clergé ennemi de nos institutions libérales? Ne comprend-on pas que la jeunesse a besoin aujourd'hui d'une instruction solide, en harmonie avec nos mœurs et nos lois nouvelles, à laquelle ne viennent pas se mêler toutes les momeries inutiles qui rétrécissent les idées et agissent sur les générations en les prenant à l'enfance?

Il faut que M. le ministre aborde franchement la question, et pose nettement la limite au-delà de laquelle MM. les évêques n'ont pas le droit d'aller dans leurs visites, s'ils en font. Si le clergé de France se laissait entraîner dans la grande voie qui s'ouvre devant la nation française, s'il comprenait son siècle et voulait marcher avec lui, s'il n'avait pas la prétention de faire rétrograder l'esprit public, nous le verrions sans peine donner ses conseils dans la direction de l'éducation et répandre sur la jeunesse les lumières qu'il a acquises; car, il faut le dire, l'éducation et l'instruction des collèges ne sont nullement dirigées dans des voies larges et libérales, comme il convient aux enfants d'un grand peuple, desquels on veut faire des hommes; le système universitaire est étroit et défiant; il est besoin de le réformer. Mais si, dans ce déplorable état de choses, on admet les prêtres à exercer, comme dit le ministre, une heureuse influence sur la direction des établissements et sur l'esprit de la jeunesse, on empirera le mal au lieu de le guérir; l'intolérance viendra détruire ou comprimer les bons germes que l'esprit du siècle développe presque sans culture et à l'insu de tous, et de nos enfants on fera des moines, et non des hommes.

Nous répétons avec plaisir aujourd'hui que le Censeur avait été induit en erreur en annonçant le suicide de M. B...; ce fait était heureusement inexact.

La représentation donnée hier au soir au Grand-Théâtre par M. Ponchard avait attiré beaucoup de monde. Depuis long-temps le charmant opéra de *la Dame blanche* n'avait été rendu avec autant d'ensemble et de précision. Ponchard a déployé dans le rôle de Georges un goût et une méthode irréprochables. Il est impossible de mieux phraser et de dessiner plus habilement un morceau. Aussi a-t-il mérité et obtenu de nombreux applaudissements. En entendant M. Ponchard, on conçoit vraiment qu'il lui soit permis de se passer de voix. Nous ne doutons pas que les autres représentations de M. Ponchard n'attirent la foule comme la première.

Nous lisons dans le *Courrier du Gard* (Nîmes) :

M. Cherblanc, premier violon solo du Grand-Théâtre de Lyon, s'est fait entendre mardi dans un concert; le talent remarquable de cet artiste a été dignement apprécié; des applaudissements prolongés ont exprimé la satisfaction du public après l'exécution des deux concertis.

MARSEILLE. — Depuis deux jours, mais surtout depuis hier, le mistral règne avec une violence dont on a peu d'exemples. C'est à se croire à Avignon, dans cette terre classique du mistral, où il ressemble parfois à un ouragan des Antilles, renversant tout sur son passage, tourbillonnant de manière à ne laisser personne debout, et parfois même précipitant hommes, chevaux, voitures dans le Rhône. Hier, il était des rues où l'on avait peine à résister à la force du vent; partout c'était un fracas de portes et de volets, et au port surtout on entendait comme un charivari de mâtures qui craquaient et de sifflements de cordages.

On a des craintes pour les navires en mer; la mer doit être furieuse au large et principalement vers l'Afrique; car c'est là, on le sait, que le N.-O. donne dans toute sa force. Près de nos côtes, il n'agit guère que la surface des eaux et n'a pas le temps de soulever profondément la mer, comme il le fait à mesure qu'il s'avance.

TOULON, 12 octobre. — Une dépêche télégraphique a prescrit à M. l'amiral-préfet de tenir prêt à partir le vaisseau *le Diadème*, armé en flûte, ayant 500 hommes d'équipage et six mois de vivres. Les corvettes *l'Egérie* et *le Tarn* se disposent aussi à partir avec le vaisseau. Cette dernière transporte sur *la Ménagère* les objets qu'elle avait embarqués pour l'Afrique. On dit que ces trois bâtiments vont sur les côtes d'Espagne; mais, comme on leur a prescrit de prendre un grand nombre de hamacs, nous supposons qu'il s'agit plutôt du transport en Afrique des régiments qui remplacent ceux qui doivent rentrer en France, ou du changement de la garnison d'Ancone. On attend 1,900 hommes sous peu de jours.

Paris, 15 octobre 1838.

(CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE DU CENSEUR.)

Le *Moniteur* publie les états comparatifs des recettes de l'exercice 1838 avec celles des exercices 1836 et 1837, pendant les neuf premiers mois de l'année.

Ces neuf mois présentent une augmentation de 19,782,000 de 1838 à 1836, et de 13,568,000 de 1838 à 1837.

Voici comment se divise cette augmentation: pour le 1^{er} semestre de 1838, comparé avec celui de 1836, elle est de 10,198,000, et de 9,584,000 pour les trois autres mois. Pour le 1^{er} semestre de 1838, comparé avec 1837, l'augmentation est de 11,639,000, et de 1,929,000 pour les trois autres mois.

Il résulte de l'état inséré au *Moniteur* du 15 juillet 1838, que les recettes des six premiers mois de l'année ont été :

Pour le 1 ^{er} trimestre, de	146,687,000
Pour le 2 ^e trimestre, de	162,153,000
Ensemble,	308,842,000
Les recettes du 3 ^e trimestre montent à	162,322,000, savoir :
Juillet,	52,715,000
Août,	53,454,000
Septembre,	56,153,000
	472,164,000

Et ont excédé les recettes du 1^{er} trimestre de 14,635,000, et celles du 2^e, de 167,000.

— Les partisans de don Miguel semblent se remuer beaucoup en Portugal depuis quelques mois, et divers indices sembleraient de nature à faire croire que ce parti y

AVENTURES DE VOYAGE. — DE LA FORÊT-NOIRE A FRANCFORT.

Mon cher Henri,

Vous savez que j'ai quitté Paris pour aller parcourir le Rhin et ses bords. Voici plus d'un mois que je suis parti, et c'est tout au plus si j'ai entrevu le Rhin en traversant le pont de Kehl. Le caprice du voyage a brisé mon itinéraire. Telle est la vanité de tous nos projets en ce monde! Je pensais descendre le fleuve depuis Kehl jusqu'en Hollande, en m'arrêtant deux ou trois jours dans chacune des villes où touche le bateau à vapeur; mais Bade m'a gardé deux semaines, et une excursion dans la Forêt-Noire a tout-à-fait dérangé mes plans de campagne.

La Forêt-Noire! voilà un pays véritablement digne de son nom; un pays singulier, pittoresque, plein de ruines et de légendes chevaleresques et religieuses. Si vous étiez curieux de ces chroniques, je vous en dirais de fort longues où figurent de rudes seigneurs, de pieuses princesses et des moines ambitieux.

La Forêt-Noire ne possède plus aujourd'hui que les souvenirs et les débris de son ancienne splendeur; ses châteaux et ses monastères sont en ruines; on ne trouve que de loin en loin quelques rares habitations dans ses landes désertes et sous ses noirs sapins. Mais les populations disséminées dans cette vaste contrée sont intelligentes et fortes; leur travail suffit à leurs besoins, et les produits de leur industrie sont recherchés dans toute l'Europe.

Un jour, pendant notre excursion à travers la Forêt-Noire, l'orage nous surprit en chemin, et nous nous arrêtâmes dans une maison isolée sur la lisière d'un bois. Notre hôte était un vieillard qui paraissait jouir d'une certaine aisance; sa maison était bien tenue. Il nous reçut avec une bienveillance cordiale, et nous gagnâmes sa confiance en vidant avec lui quelques vieilles bouteilles de vin du Rhin. Comme nous lui demandions s'il ne craignait pas les brigands, dans cette habitation si mal gardée, il nous répondit en souriant que, malgré son

nom formidable, la Forêt-Noire était un pays sûr. D'ailleurs, ajouta-t-il, les malfaiteurs qui viendraient chercher un asile chez nous respecteraient toujours les droits de l'hospitalité. Le vieillard paraissant disposé à satisfaire notre curiosité sur ce chapitre, nous lui demandâmes s'il n'avait jamais vu dans la contrée quelques-uns de ces bandits dont parlent les romans.

— Vous me rappelez un triste et terrible souvenir, reprit notre hôte; mais vous m'avez l'air de bonnes gens, et je veux bien vous raconter l'histoire pour vous aider à prendre patience en attendant que la pluie ait cessé.

Vous saurez donc qu'un soir, il y a quelques années de cela, un jeune homme grand, mince et blond entra chez moi et me demanda un logement.

— Ma maison n'est pas une auberge, lui répondis-je; il faut beau, la lune éclaire la route, et vous pouvez facilement aller coucher au hameau de N..., qui n'est qu'à une petite lieue d'ici, et où vous trouverez une bonne hôtellerie.

— C'est ici, et non ailleurs, que je logerai, si vous voulez bien le permettre, reprit le voyageur. J'ai pour cela une excellente raison que je vais vous dire. Tout-à-l'heure, j'étais avec un ami; il m'a quitté pour une affaire importante, et, avant de nous séparer, je lui ai dit en lui désignant votre maison: — C'est là que tu me retrouveras. Il doit revenir cette nuit avec d'autres compagnons. Je les attendrai donc chez vous.

Disant cela, le voyageur ôta son manteau et laissa voir un costume étrange. Il portait une veste à la hussarde, un pantalon orné de broderies et une ceinture rouge garnie de deux pistolets; puis il jeta sur la table quelques pièces d'or.

— Ceci est pour le souper, dit-il; servez-moi, non ce que vous avez de meilleur, mais tout ce que vous avez ici, et couvrez cette table de bouteilles pleines. Les camarades que j'attends auront faim et soif.

Quand j'eus obéi, il ajouta : — Maintenant, mon hôte, retirez-vous dans votre appartement.

ment. J'ai besoin d'être seul, pour me livrer à la méditation.

Le ton de ces paroles ne souffrait aucune réplique; je me retirai et je me mis au lit; mais, comme vous le pensez bien, j'étais trop intrigué pour trouver le sommeil. Vers minuit, j'entendis que l'on introduisait un nouveau personnage dans ma maison; un instant après, le voyageur et son compagnon ouvrirent doucement la porte de ma chambre et s'approchèrent de mon lit pour voir si je dormais. Je fermai les yeux et je ne bougeai pas. Cette précaution me fit soupçonner, non qu'ils voulaient commettre un vol, mais qu'ils allaient se dire quelque grand secret. La curiosité l'emporta sur la prudence, car je risquais tout à me faire leur confident malgré eux. Dès qu'ils se furent éloignés, je me levai, je marchai pieds nus pour ne pas faire de bruit, je vins me placer derrière une cloison légère, et je ne perdis pas un mot de leur conversation.

Le nouveau venu dit à l'autre :

— Mes hommes sont prêts; ils campent dans le bois. Je leur ai annoncé qu'il s'agissait d'un coup de main périlleux; ils m'ont répondu qu'ils ne craignaient rien, et qu'ils marcheraient aveuglément là où vous voudriez les conduire. Votre nom, le grand nom de Schubry a jeté l'enthousiasme dans le cœur de ces braves gens.

— Tes paroles, Hermann, remplissent mon ame d'orgueil et de douleur à la fois!

— Je ne vous comprends pas, général.

— Ecoute: je vais t'apprendre pour quelle expédition j'ai réclamé ton assistance. Bade, en ce moment, regorge de riches étrangers. La ville opulente et joyeuse n'est gardée que par une compagnie de conscrits. Dix soldats de cette méprisable troupe sont à nous, et nous n'aurons qu'à nous présenter cette nuit, pour nous emparer de la caserne sans brûler une amorce; la garnison sera faite prisonnière dans son lit. J'ai cent cinquante hommes sur pied; je les distribue en petits détachements qui se rendent dans chaque hôtel de la ville; les princes russes,

médite quelque nouvelle échauffourée. Les derniers succès des carlistes d'Espagne doivent nécessairement augmenter leurs espérances, et l'on remarque que, malgré la mort de Remachido, qui a été fusillé après avoir été pris les armes à la main, les guerillas continuent à sillonner toutes les parties du Portugal. Le cabinet français entretient des agents secrets en Italie afin de connaître toutes les menées de don Miguel et des partisans de don Carlos. Au moment même où tous les journaux annonçaient que les cours absolutistes étaient dégoûtées de l'appui qu'elles accordaient au prétendant espagnol, elles envoyaient de nouveaux secours en armes et en munitions. Nous ne serions pas étonnés d'apprendre d'un jour à l'autre que don Miguel a fait son apparition en Portugal.

Le gouvernement espagnol est effrayé de la position où il se trouve, et le général Alava a reçu dernièrement du président du conseil, duc de Frias, et même par une lettre autographe de la régente Marie-Christine, mission d'exciter de nouveau les sympathies de la France et de l'Angleterre en faveur de la royauté d'Isabelle, afin d'entreprendre la pacification de l'Espagne au moyen d'une intervention armée qui agirait au besoin pour concilier et faire exécuter les conditions d'un arrangement dynastique convenu par les grandes puissances de l'Europe.

Les dernières nouvelles d'Espagne sont, du reste, d'une nature peu favorable. Cabrera, par suite de ses succès, tient en échec la ville de Saragosse en s'en approchant à quatre ou six lieues dans toutes les directions, et en interceptant la route de Madrid. Il y a eu à Saragosse des démonstrations de désordre, et l'on a opéré de nombreuses arrestations de personnes soupçonnées de carlisme.

Voilà plusieurs jours que le courrier de Madrid manque par suite de la présence de Cabrera sur la route de la capitale. Aussi les bruits les plus sinistres sont répandus sur la frontière. On raconte que le corrégent de Tortose s'est soulevé en masse en faveur du prétendant, en faisant demander à Cabrera des armes et de l'argent.

— On lit dans le *Journal de Smyrne* du 29 septembre, sous la rubrique de Constantinople :

« On parle depuis quelques jours de l'intention qu'aurait manifestée le gouvernement anglais de trancher d'un seul coup la plus grave des difficultés qui compliquent la question égyptienne, en obligeant Méhémed-Ali à désarmer et à abandonner enfin, tant sur terre que sur mer, son attitude hostile envers la Porte. A cette condition, le pacha serait maintenu dans ses possessions actuelles, conformément aux stipulations du traité de Kutaya, mais toujours à titre de vassal du grand-seigneur. En cas de refus de sa part, on emploierait la force pour le contraindre, et les conséquences de cette mesure pourraient être des plus fâcheuses pour lui. A en croire certaines personnes, des communications relatives à ce projet seraient sur le point d'être faites au vice-roi, et l'amiral sir Robert Stopford aurait l'ordre de se rendre à Alexandrie avec sa flotte, si elles n'étaient pas accueillies favorablement.

« On ne sait pas jusqu'à quel point il faut ajouter foi à une nouvelle d'une telle importance; mais ce qu'il y a de positif, c'est qu'elle est assez généralement répandue et qu'elle acquiert chaque jour plus de consistance. »

— La femme Journal, compromise dans l'assassinat de la femme Renaud, a été extraite hier de la Conciergerie pour être menée dans une maison de prostitution, afin d'y faire une enquête. Arrivée dans cette maison, elle a demandé au commissaire de police la permission de se rendre aux latrines, et elle s'est évadée par un escalier dérobé.

— Le prince et la princesse de Capoue sont attendus à Calais dans le courant de cette semaine. Ils retournent à Naples, et ils sont certains, dit-on, d'une réconciliation avec le roi Ferdinand. On sait que ce raccommodement a été négocié par le duc de Lucques, qui est allé lui-même en Angleterre leur faire part du résultat de ses efforts.

— On lit dans le *Patriote jurassien* du 13 octobre :

« Hier, une jeune fille de vingt-un ans, dont la famille réside à Vaux-sous-Bornay, a été amenée par deux gendarmes dans les prisons de Lons-le-Saunier. On l'accuse d'avoir étouffé et caché sous des pierres placées contre un mur qui se trouve derrière la maison, un enfant du sexe féminin dont elle serait accouchée dans la nuit du samedi au dimanche. Instruit par la rumeur publique, M. le pro-

curer du roi a fait faire des recherches et a envoyé deux médecins pour visiter Eugénie B..., qui, malgré l'interrogatoire que ces derniers et les gendarmes lui ont fait subir, n'a pas voulu avouer son crime. Après de nombreuses recherches, le lieu qui recélait le cadavre a été découvert par les gendarmes eux-mêmes.

« Les nouvelles entraves apportées par l'administration pour l'admission des enfants trouvés dans les hospices, ne sont peut-être pas étrangères à ce crime. »

— Extrait d'une lettre de M. L. Laborde, agent français à Rio-Janeiro, à M. Dupeyrat jeune, à Bordeaux, sous la date du 30 juin 1838 :

« Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, en vertu d'une loi du 2 mai dernier, déclare toutes sortes de monnaies d'argent prohibées à l'introduction dans tous les ports de la Nouvelle-Grenade, sous peine de confiscation. »

— On écrit de Rouen, le 14 octobre :

« M. Blaise, conseiller à la cour royale de Rouen, est décédé hier matin, à l'âge de 84 ans, à la suite de quelques jours de maladie. Cette mort et celle de M. Selot laissent deux sièges vacants à la cour. »

— Les voitures arrivées ce matin du département de l'Eure étaient couvertes de neige; les voyageurs assuraient que surtout du côté d'Evreux il en était beaucoup tombé; ils évaluaient à près de deux pouces d'épaisseur la couche qui recouvrait les routes.

— On lit dans la *Revue du Havre* :

« Une personne digne de foi, arrivée ce matin de Quillebeuf au Havre par la *Seine*, nous communique les nouvelles suivantes sur l'état du sauvetage du *Télémaque*. Toutes les dispositions ont été faites pendant la morte-eau pour assurer la flottaison du *Télémaque*. On a passé sous ce navire cinq chaînes qui portent également, et l'on n'attend plus que les grandes eaux pour le relever. Aujourd'hui plus que jamais, on doit compter sur le succès positif. »

On écrit d'Ardes, 8 octobre :

L'influence de M. de Champoussin vient encore de recevoir ici un échec fort significatif. Les électeurs du canton d'Ardes, réunis pour nommer un membre du conseil-général en remplacement de M. Francoville, décédé, ont fait choix, à la majorité de 85 voix contre 50, de M. Dekeysère, juge au tribunal de Saint-Omer et candidat de l'opposition aux élections du mois de novembre dernier. M. Dekeysère avait pour concurrent M. Francoville, fils du défunt. Sa nomination a paru contraire beaucoup les partisans de l'administration qui avaient employé tous les moyens en leur pouvoir pour l'empêcher.

— Dimanche dernier, 7 octobre, était pour Auneau (Eure-et-Loir) un de ces jours où le peuple, fier d'exercer le peu de droits politiques dont on a bien voulu le doter, sort de son inertie habituelle et reprend tout son enthousiasme pour la chose publique.

A Auneau, donc, il y avait à remplacer treize conseillers municipaux démissionnaires; il s'agissait de savoir qui l'emporterait du parti populaire ou du parti carlo-prêtre, aidé de la protection du juste-milieu. Les circonstances qui avaient motivé la démission des treize conseillers municipaux d'Auneau sont déjà connues. Le public sait qu'en 1831 le curé Frocinet avait été chassé du canton d'Auneau pour les fribondes sorties qu'il lançait du haut de sa chaire contre la révolution, contre les partisans de cette révolution qu'il livrait à la malédiction céleste; chassé surtout pour avoir refusé de célébrer une messe pour les victimes de juillet. Le public sait aussi que ce curé, retiré à Paris pendant sept ans, a constamment refusé toute permutation proposée par l'évêque d'Eure-et-Loir; et que, poussant l'opiniâtreté jusqu'à braver une population irritée, il est rentré à Auneau, appuyé par l'autorité qui menaçait de faire régner à sa manière l'ordre dans la ville, à la moindre manifestation hostile. Les habitants d'Auneau, entourés d'une nuée de gendarmes, et prévenus de la prochaine arrivée de quelques bataillons, se tinrent clos dans leur domicile et laissèrent le curé rentrer dans son presbytère. Le maire, l'adjoint et douze conseillers municipaux donnèrent leur démission, qui fut suivie de celle de tous les officiers de la garde nationale.

En donnant leur démission, l'honorable maire, M. Brunet, et le conseil municipal n'avaient voulu faire autre chose qu'exprimer l'indignation de tous. Les habitants d'Auneau ont applaudi à la conduite de leurs mandataires; ils les récompensent aujourd'hui en les réalisant tous à la presque unanimité. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des manœuvres pour paralyser une telle démonstration; les partis carlo-prêtre et juste-milieu avaient fait jouer tous les ressorts pour obtenir quelque chose de l'élection populaire; mais leurs plus imposants coryphées n'ont obtenu que 22 voix, les leurs propres sans doute.

(Extrait de la correspondance particulière du National.)

faite du traître. Bernard doit me l'amener cette nuit, et au point du jour il recevra le châtiement de sa perfidie.

En effet, dès le matin, cent cinquante hommes, formant l'armée de Schubry et de ses alliés, étaient rassemblés dans la plaine. Les chefs de bande et quatre soldats désignés par le sort se constituèrent en conseil de guerre. On amena Conrad. C'était un beau jeune homme à la chevelure noire et au regard mélancolique. Hermann remplissait les fonctions d'accusateur. Quand il eut terminé son réquisitoire, Schubry, qui présidait le conseil, demanda à l'accusé s'il avait quelque chose à dire pour sa défense?

— Rien, répondit Conrad.

— Quelqu'un, reprit Schubry, a-t-il des observations à présenter en faveur de ce misérable?

Personne ne prit la parole. Alors les juges se concertèrent pendant une minute environ; l'arrêt de mort fut prononcé à l'unanimité des voix, et immédiatement exécuté.

Quand les troupes du duc de Bade arrivèrent, l'armée de Schubry était déjà loin, et on ne put retrouver ses traces. — Les baigneurs ne se doutèrent jamais du danger qu'ils avaient couru.

Voilà, mon cher Henri, la seule légende que je vous rapporterai de la Forêt-Noire. Vous n'ignorez pas que Melchior est venu me rejoindre à Bade. Ce romanesque jeune homme a été victime d'une aventure déplorable, qui lui a coûté vingt mille francs environ, sans compter le dégât qu'elle a causé dans son cœur et dans son amour-propre. Nous vous raconterons cette histoire l'hiver prochain, au coin du feu, et je sais une blonde qui en rira de bon cœur. Après l'événement, Melchior a voulu partir de Bade; — il était bien temps! — Nous avons fait venir un voiturin allemand qui nous a proposé de nous conduire à Francfort, moyennant douze francs par jour, pour lui, son carrosse et ses deux chevaux gris-pommelés. Nous voilà donc assis dans une bonne calèche, et voyageant à six francs par tête, Melchior et moi. Le premier jour, nous sommes partis après dîner et nous avons couché à Rastadt.

On lit dans l'*Europe* :

Il y a eu hier une réunion des amis de M. Casimir Périer, à l'occasion de la poursuite de ses fils contre divers organes de la presse. M. le président Boyer, Freteau de Penny, ont, dit-on, témoigné le regret que la famille Périer ait cru devoir susciter un procès qui traduit devant l'opinion toute la politique du 7 août. Il resterait à vérifier que le procès des journaux inculpés est dû à une inspiration doctrinaire dont les fils Périer auraient été les instruments. M. de Montalivet met, dit-on, autant d'empressement à empêcher ce procès, qu'il a mis de sollicitude à favoriser les poursuivants de l'affaire Gisquet. M. Molé est moins soucieux de toute cette affaire, et se croit peu intéressé à soutenir ou à laisser attaquer le système du 13 mars.

Faits Divers.

On pourra prochainement aller admirer à Rive-de-Gier une géante machine à vapeur destinée à épuiser les eaux dans les mines de Sardon, à Egarande, et du Grand-Gour-Marin. Cette machine a été construite en Angleterre, dans le comté de Cornwall, et transportée par mer à Marseille, où aussitôt arrivée elle a été embarquée pour remonter le Rhône jusqu'à Givors; elle fera le reste de la route par le canal. On l'attend incessamment à Rive-de-Gier. On a déjà préparé tous les travaux nécessaires pour la recevoir à l'exploitation d'Egarande. Elle est de la force de 400 chevaux. C'est la plus puissante et la plus forte qui soit en France. Elle est à haute pression; néanmoins, son cylindre a 2 mètres de diamètre et 3 mètres 30 de course. Elle doit élever l'eau d'une profondeur de 400 mètres, de telle manière que les tuyaux de la colonne de la pompe foulante devront supporter une pression d'environ 40 atmosphères.

Ce sera l'une des plus intéressantes curiosités industrielles du pays.

— Une compagnie de propriétaires de mines de houille en Angleterre fait en ce moment une grande spéculation, en préparant l'expédition de 40 bâtiments chargés de ce combustible pour l'approvisionnement de Paris et du grand nombre d'établissements industriels des environs de la capitale. Ces 40 bâtiments doivent entrer successivement dans la Seine pendant le mois prochain. Les droits auxquels cet envoi sera assujéti sont évalués à 1,250,000 fr., dont environ 700,000 fr. pour la douane, et le reste pour l'octroi de Paris.

— Les districts manufacturiers et autres de l'Angleterre, de l'Ecosse et du pays de Galles ont accueilli avec enthousiasme la proposition de l'union politique de Birmingham, de créer une rente nationale à l'effet d'activer les mesures destinées à faire triompher le système du suffrage universel. La somme recueillie sera mise à la disposition de 49 délégués, qui se réuniront à Londres au mois de janvier prochain, pour présenter à la chambre des communes la chartre du peuple.

L'association des ouvriers de Londres s'est chargée de percevoir la cotisation dans la métropole; un comité a été nommé, les opérations sont commencées; les travaux seront répartis entre divers comités de districts. Des meetings seront convoqués, et l'on espère que les radicaux de toutes les classes apprécieront ce projet.

(Morning Advertiser.)

— Un officier du 64^e de ligne, M. Aug. B., communique au *Courrier de Bordeaux* de curieux détails sur un gentilhomme anglais qui s'est en quelque sorte engagé dans ce régiment :

« Ce n'est pas depuis huit ans seulement, dit M. Aug. B., que M. Br. suit le 64^e de ligne; c'est au commencement de 1827 qu'il s'est incorporé au régiment. M. Br. ne monte pas la garde; mais, à cela près, rien de la vie militaire ne lui est étranger. Il se loge pour dix-huit francs par mois, prend pension à la table des officiers, se lève matin quand le clairon sonne la diane pour les grandes manœuvres, arrive à la caserne quand le tambour bat la générale pour les incendies, et se couche régulièrement après l'appel du soir.

« M. Br. n'est cependant et n'a jamais voulu être qu'un biset; il n'astique point sa giberne, ne brunit point son canon de fusil, a peu de goût pour la parade, ne se pique pas de grande exactitude aux revues et réserve son courage pour les bonnes occasions.

« Je n'ai pas besoin de vous dire que M. Br. a de la fortune. Cependant il ne fait point les étapes en poste; il porte un manteau imperméable et voyage à pied sur le flanc d'une compagnie, fume son cigare, donne du feu à son voisin, souvent même du tabac, déjeûne sur le chemin et ne dîne qu'au gîte, à la table commune, quand la troupe est établie dans ses logements.

« Pendant trois ans, dans la Bretagne d'abord, puis dans la Vendée, M. Br. a couché dans la grange, à bivouac sur les chemins, dans les bois, dans les marais. Dans ces occurrences, où l'état de siège avait remis à l'uniforme une puissance suprême, il s'éleva une grave question au sujet de M. Br. Biset, comme je vous l'ai dit, M. Br. portait un fusil à deux coups, mais avait conservé l'habit de ville, habit anglais, boutonné devant et croisé sur la poitrine, ce qui permettait de le prendre pour un garde breveté d'Henri V, ou pour un héros de buisson, deux cas dans lesquels il était permis à tout soldat en pantalon garance de faire feu sur lui.

« On se demanda donc si M. Br. ne courait pas risque d'être tué par ses bons amis du 64^e; mais on fit aussitôt raison de cette

les banquiers allemands et les lords, surpris dans leur premier sommeil, se laissent aisément dépouiller par des hommes bien résolus et bien armés. Nous prenons l'or et les diamants des baigneurs, nous faisons sauter la banque des jeux, et nous nous en allons chargés de butin.

— C'est admirable! notre fortune est faite; une seule nuit va nous rendre riches pour le reste de nos jours!

— Eh bien! juge de ma fureur! Il faut renoncer à cette entreprise si bien conçue et dont le succès était assuré! Cette expédition est devenue impossible, et les millions de Bade nous échappent. Je suis trahi.

— Malheur!... Et l'infâme, quel est-il?

— Tu ne le connais pas. Il y a quelques mois, un jeune homme, le baron Conrad de Wolmerstein, après avoir perdu sa fortune et sa considération, vint me trouver en Hongrie où j'étais alors, et m'offrit ses services. Je le mis à l'épreuve, et je fus content de lui. Il avait du courage et de la bonne volonté. Ses anciennes relations, son nom, son titre, son esprit et ses belles manières pouvaient nous être utiles; je lui donnai un grade, et je ne tardai pas à lui accorder toute ma confiance. Lorsque j'eus arrêté le plan de l'expédition, j'en voyai Conrad à Bade. Nul mieux que lui ne pouvait prendre des renseignements, sonder le terrain et préparer les voies. J'avais copieusement garni sa bourse; il se lança dans la meilleure société, et il eut la sottise de devenir amoureux. La passion l'a rendu indiscret: il a conseillé à sa maîtresse de quitter Bade pour quelque temps; cette femme l'a questionné adroitement, et il a fini par lui faire des révélations qu'elle s'est empressée d'aller vendre à l'autorité. Aussitôt des mesures ont été prises: un régiment est arrivé de Rastadt à Bade, et demain deux escadrons de cavalerie et quatre bataillons d'infanterie viendront nous relancer dans la Forêt-Noire.

— Il ne nous reste donc plus qu'à battre en retraite?

— Oui!... Mais nous ne partirons pas avant que justice ait été

En quittant Bade, si animé, si brillant et si bruyant, on éprouve une singulière impression à se trouver tout-à-coup transporté dans une ville silencieuse, déserte, et qui semble inhabitée, tant ses larges rues sont dépourvues de passants. Rastadt est bien une ville faite pour conclure des traités de paix et pour tenir des congrès. Cependant cette cité si paisible est célèbre par le plus abominable forfait qui ait ensanglanté les annales politiques des temps modernes. Les plénipotentiaires français lâchement assassinés, en 1799, par les hussards de Szecklers, ont marqué Rastadt d'une tache ineffaçable.

Aujourd'hui Rastadt n'a dans le monde d'autre emploi que de confectionner des tabatières en carton. Après avoir visité le château qui domine cette ville d'une façon assez pittoresque, on n'a rien de mieux à faire que de partir au plus vite pour Carlsruhe.

Il y avait une fois, au commencement du siècle dernier, un grand-duc qui aimait passionnément la chasse, et qui ne s'en faisait faute dans une belle forêt qu'il possédait au milieu de ses états. Le gouvernement d'un grand-duché est une espèce d'horloge que le prince monte une fois pour toutes, et qui va toujours sans que l'on soit obligé de toucher à ses aiguilles ou à ses rouages. Or, le grand-duc avait de grands loisirs qu'il occupait à guerroyer contre le gibier. Un jour qu'il avait chassé plus longtemps que de coutume, il se sentit fatigué, et il se reposa sous un vieux chêne, le doyen de la forêt. Le gazon était humide; le prince en fut indisposé, et il dit à ses courtisans: — J'ai une idée!

Un murmure flatteur circula dans l'assemblée, et l'historiographe du grand-duché ouvrit son calepin pour prendre des notes.

— Si, à la place de cet arbre, continua le prince, je faisais construire un pavillon de chasse? Ce serait un moyen de ne pas souffrir de l'humidité quand je voudrais me reposer.

— Un moyen admirable! s'écria le premier ministre.

— Mais j'y pense! reprit le grand-duc: voici que mon idée se développe et devient gigantesque! Si, au lieu d'un simple

Il n'y avait qu'un conserit qui pût méconnaître M. Br., le satellite du 64^e, le volontaire du 3^e bataillon; nul ancien soldat n'aurait voulu laisser croire qu'il ne connaissait point le gentleman du régiment, et, nul soldat ne voulant passer pour un conserit, il fut décidé que M. Br. ne courait aucun danger. Cependant, M. Br. avait savouré le plaisir d'une campagne; l'exercice monotone au Jardin-Public ne l'amusait plus comme la vie active du bivouac, comme la course vagabonde de la colonne mobile. La maladie du pays le prit, il demanda un semestre à ses amis, et retourna en Angleterre.

« Là, sans doute, il apprit à ses compatriotes qu'il avait découvert un secret contre le spleen, qu'il avait trouvé en France deux ou trois mille amis; non de ces amis qui tournent la tête quand on devient malheureux, qui évitent la maison de celui qui ne peut plus donner de dîners splendides, mais de ces amis qui ne perdent jamais la mémoire du cœur, et qui ne se contentent pas de satisfaire un besoin de l'âme. Aussi, la patrie n'a-t-elle pu faire oublier à M. Br. sa nouvelle famille; il y est bientôt rentré pour reprendre son train de régiment, sa vie nomade et indépendante.

« Ce n'est point au café que M. Br. s'est lié avec le 64^e; le champagne, sans être banni de la table, n'a été pour rien dans cette union, car M. Br. est peut-être l'homme le plus sobre des trois royaumes unis; il est d'une douceur et d'une bonté remarquables, et d'une égalité de caractère peu commune aux hommes de sa nation. »

— *L'Auxiliaire breton*, journal de Rennes, du 12 octobre, raconte ce qui suit :

« Vers la fin du mois dernier, deux forçats s'évadèrent du bagne de Brest, et se jetèrent dans les campagnes du côté de Lesneven, où ils commirent un vol sur le grand chemin même. Trois gendarmes de la brigade de Lefeuvre, mis à leur poursuite, parvinrent, après beaucoup de recherches inutiles, à les découvrir couchés dans le pailler d'une auberge d'une petite commune. Il était onze heures du soir. Le brigadier, nommé Desfontaines, et les gendarmes Monfort et Combot, voulurent s'en emparer; mais les deux forçats leur opposèrent une résistance à laquelle les gendarmes étaient loin de s'attendre. En effet, sur la sommation de se rendre, ils répondirent par l'acclamation *vaincre ou mourir!* et l'un d'eux, s'étant armé d'un couteau, en porta plusieurs coups au gendarme Combot, sur lequel il s'était précipité, et lui fit à la main deux blessures profondes. Le brigadier et ses deux hommes tirèrent alors leurs sabres, et en portèrent à leur tour deux coups sur la tête de l'un des forçats, qui se rendit au brigadier.

« Attiré par les cris du gendarme Combot, contre lequel l'autre bandit combattait en désespéré, toujours armé de son couteau, le brigadier s'élança le pistolet à la main, le blessa d'un coup de feu à la jambe, lui porta un coup de sabre sur la tête, et s'en empara. Mais pendant cet épisode de ce combat nocturne, le premier forçat, qui était moins blessé qu'on ne le pensait, voyant le gendarme Monfort, qui le gardait, occupé à serrer par terre le pistolet et le sabre de Combot, qui étaient tombés pendant la lutte, s'élança d'un bond dans le chemin, fuit à travers une lande, et échappa ainsi à son gardien, qui, embarrassé dans les bruyères par ses éperons, tombe et le perd de vue. L'autre a été de nouveau dirigé sur Brest.

« On dit que c'est le nommé Labrosse, condamné à vingt ans de fers il y a deux ou trois ans; celui qui est en fuite se nomme Pascal Lamy, nous ignorons la durée de sa peine. »

— On lit dans les journaux anglais :

« Une pièce magnifique d'argenterie, gagnée par le colonel Peel aux courses de Goodwood, est entre les mains des ouvriers depuis plusieurs mois, et ne sera terminée que dans quelque temps. Elle a deux pieds de diamètre et représente la bataille de Waterloo en ronde-bosse. On reconnaît sur le premier plan le duc de Wellington, le marquis d'Anglesey et d'autres personnages marquants qui sont fort ressemblants. Cette pièce, confectionnée par des artistes du premier mérite, coûtera deux mille souverains (150,000 fr.). »

— MM. Richomme, Salmon et Blesbois se sont pourvus en cassation contre l'arrêt qui les a condamnés en 3,000 fr. de dommages-intérêts au profit de MM. Parquin et Ducros, et qui a ordonné la suppression de leur mémoire.

— Les ouvriers occupés à curer la Lys ont trouvé à Merville, près du pont dit de la Lys, et à l'endroit où le lit de l'ancienne Lys n'avait point encore été fouillé, une épée, un poignard et une cotte-de-mailles; à côté de ces objets gisaient des ossements humains. La cotte-de-mailles est d'un beau travail et d'une conservation parfaite. Sa richesse et sa forme semblent indiquer qu'elle a dû appartenir à un haut personnage, et tout porte à penser qu'elle a jadis été portée par l'un des chefs de l'expédition des Gueux, qui, en 1568, s'est dirigée de Bailleul à Arras, en passant par Merville, où un engagement meurtrier eut alors lieu sur les bords de la Lys.

Cette cotte-de-mailles, qui vaut plus de 100 fr., a été achetée par M. Dambrine pour 60 cent. Près du pont de la Lys, mais plus loin, ont été également trouvés une hausse-col en or et une médaille frappée en l'honneur du mariage de Henri IV et de

Marie de Médicis. Cette médaille est d'une belle exécution, et sa conservation ne laisse rien à désirer. La hausse-col était au milieu d'ossements humains; il est vraisemblable que ces ossements proviennent du combat qui a eu lieu en 1581 près du pont de la Lys, alors que les huguenots détruisirent l'église de Merville.

— On écrit d'Eu, le 9 octobre :

« Un accident affreux est arrivé hier lundi, à deux heures. Le sieur Beurte, ferblantier, était descendu avec son ouvrier dans le puits de M. de Villepoix, pour y ressouder le tuyau d'une pompe; ils avaient un réchaud rempli de charbon allumé. Le puits forme un coude dans le milieu, de sorte que l'air se renouvelle et circule difficilement. Ils avaient à peine commencé leur travail que, se sentant étourdis et suffoqués, ils se mirent à crier et tâchèrent de remonter au moyen de la corde à nœuds qui leur avait servi pour descendre. L'ouvrier monta le premier. Parvenu à l'orifice du puits, les forces lui manquèrent, et il allait tomber dans le fond, lorsqu'il fut saisi par une main vigoureuse et fut sauvé.

« Son maître, qui le suivait, fut moins heureux; car, arrivé à l'endroit où le puits fait un coude, il lâcha la corde et tomba dans le fond la tête en bas.

« Aux cris d'effroi que poussait la famille de M. de Villepoix, beaucoup de personnes accoururent, mais aucune n'osait affronter le danger. Une demi-heure s'était écoulée, lorsque le sieur Dominique Leclerc, couvreur en ardoises et sergent de nos sapeurs-pompiers, arriva sur les lieux, descendit aussitôt dans le puits, et en remonta quelques instants après avec le malheureux Beurte, qui n'était plus qu'un cadavre.

« Le sergent Leclerc est un soldat de l'Empire, et décoré de plusieurs médailles pour son intrépidité dans divers incendies.

« Le malheureux Beurte, marié depuis peu de temps, était âgé de vingt-six ans; il laisse une femme et un enfant en bas âge. »

— On écrit de Rambouillet :

« Nous garantissons l'authenticité du fait suivant :

« Le 7 de ce mois, une femme de la commune de Prunay-sous-Ablis est accouchée de deux jumeaux présentant la conformation la plus extraordinaire. Ils forment, par leur réunion, un bicéphale parfait, et c'est véritablement la monstruosité la plus étonnante et la plus curieuse qu'on ait encore observée. Ce monstre forme deux enfants avec une tête supérieure et une inférieure, de sorte que, si on pouvait mettre un des bustes sur ses pieds, le sommet de la tête de l'autre se trouverait sur le sol. Les faces sont tournées du même côté; on remarque deux poitrines et huit membres; chacun des enfants a deux membres supérieurs et deux inférieurs, tandis qu'on n'observe qu'une seule région abdominale, par laquelle ils sont unis. Deux colonnes vertébrales sont bien distinctes dans tout leur trajet, deux coccyx, un seul sacrum; leur siège, placé sur les deux côtés latéraux de l'abdomen, est formé en commun avec un anus, une vulve de chaque côté et un seul cordon ombilical. Les corps et les membres sont maigres, mais les deux bustes sont bien développés. L'on ne peut pas encore faire d'observations bien importantes sur leurs sensations et leurs facultés. Quant à l'existence distincte de ces deux êtres, elle ne peut être révoquée en doute: deux têtes animées ne sauraient appartenir à un seul sujet; d'ailleurs les deux volontés sont bien manifestées; souvent, il est vrai, les deux têtes pleurent en même temps, mais il n'est pas rare de voir l'un boire et l'autre dormir; il arrive aussi que l'un est tranquille pendant que l'autre crie. La longueur totale de ces deux enfants est de vingt pouces.

« Chaque tête a été baptisée séparément; l'une a reçu le nom de Marie-Louise, et l'autre celui d'Hortense-Honorée. Depuis sa naissance, Marie-Louise est plus faible que sa sœur. Les pulsations artérielles, à l'état normal, étaient isochrones chez les deux sœurs; elles sont un peu plus fréquentes chez Marie-Louise. La femme qui a mis au monde ce phénomène est bien constituée, et est déjà accouchée, l'année dernière, d'un enfant bien conformé. Son dernier accouchement n'a pas été laborieux et n'a présenté aucune circonstance extraordinaire. »

(*Presse de Seine-et-Oise.*)

— La reine Victoria est excellente musicienne, et sa voix, pour le timbre, l'étendue et le charme, est exactement pareille, dit-on, à la voix de Mlle Nau; c'est-à-dire que si la reine Victoria n'était pas une reine, si elle était née loin du trône, elle aurait pu par son talent se faire trente mille livres de rente. Pour perfectionner les dons qu'elle a reçus de la nature, la reine d'Angleterre prend des leçons de Lablache. Cette année, à la fin de septembre, lorsque Figaro vint prendre congé de son élève, la reine lui dit : « A l'année prochaine, Monsieur Lablache. — Hélas! Madame, répondit Lablache, je ne sais si je pourrai avoir l'honneur de me présenter devant Votre Majesté au mois de mai prochain. — Pourquoi cela? — C'est que le congé que m'a donné le roi de Naples expire à Pâques, de sorte qu'après la saison qui va commencer à Pâques, je me trouverai à la disposition de mon souverain. » La reine prit une plume et écrivit : « Monsieur et très-cher cousin, il me serait pénible d'être privée des leçons de M. Lablache. Vous me rendriez service en prolongeant de

ou trois morceaux d'antiquité, une mosquée assez curieuse, voilà ce jardin qui coûte à chaque visiteur beaucoup de fatigue et deux ou trois florins.

Parlez-moi de Heidelberg! c'est là une charmante ville, faite pour l'étude, le repos, les arts et la philosophie. Je n'entreprendrai pas de vous décrire les ruines du vieux château détruit par le canon et par la foudre, ruines majestueuses qui s'élèvent au-dessus de la ville, sur le sommet d'une montagne pittoresque. Je vous enverrai quatre gravures qui vaudront mieux que toute description. Pour bien voir les étudiants de Heidelberg, on nous conseilla de passer la soirée dans une brasserie, — l'Estaminet Allemand. Ces étudiants ressemblent à ceux qui étudient en médecine au faubourg Saint-Jacques, à Paris. Ils n'ont de particulier que leur très-petite casquette et leur très-longue pipe. L'ancien costume teutonique a complètement disparu, et il serait impossible de retrouver un exemplaire de cet uniforme dont l'université allemande se parait autrefois.

Nous assistâmes à une querelle entre deux étudiants. La dispute naquit au sein d'une discussion philosophique; l'un soutenait la doctrine du célèbre professeur Darius, l'autre préconisait un système rival. De propos en propos, on en vint au point de lancer des bouteilles en guise d'arguments.

Le lendemain matin, les deux adversaires, escortés chacun d'un témoin, traversèrent la rivière et prirent un étroit sentier entre deux collines, en face des ruines du vieux château. Le temps était beau, le ciel était pur, et l'alouette chantait dans les pampres verts. Les quatre jeunes gens s'arrêtèrent devant une petite porte; l'un d'eux frappa avec la poignée d'un sabre, et un vieillard vint ouvrir. Vous ne sauriez imaginer un visage plus vénérable et plus bienveillant que celui de ce beau vieillard. Il marchait d'un pas grave, et il tenait ouvert à la main un volume de Schiller. Avec le sourire de ses lèvres, la mansuétude de son regard, et les cheveux blancs qui retombaient en boucles sur ses épaules, il ressemblait au portrait de Bernar-

teux ans le congé de cet excellent chanteur. Votre affectionnée, etc. »

Un courrier diplomatique partit aussitôt chargé de ce protocole. Le roi de Naples à son tour expédia à la reine d'Angleterre une dépêche ainsi conçue : « Madame et très-cher cousine, quoique ce soit un grand dommage pour nous et pour nos sujets d'être privés d'un chanteur célèbre, il n'est rien que nous ne soyons charmés de faire pour plaire à votre gracieuse Majesté; en conséquence, nous prolongeons de quatre ans le congé du sieur Lablache. Votre affectionnée, etc. »

— On écrit de Stockholm :

« Le prince royal de Suède a donné, le 30 septembre, dans le château de Drottningholm, un dîner aux membres de l'expédition scientifique revenue du Spitzberg. Le roi et la reine y ont assisté. Les Français qui ont figuré parmi les convives sont MM. Gaimard, Marmier et Robert. Ces messieurs resteront quelques jours à Stockholm, retourneront à Copenhague, et arriveront à Paris vers le 5 novembre. »

Extérieur.

ANGLETERRE. — LONDRES, 13 octobre. — Un traité de commerce entre l'Autriche et l'Angleterre a été conclu le 17 septembre à Milan. Les conventions ont été réglées entre le prince de Metternich et sir Fr. Lamb. La ratification définitive de l'Angleterre a eu lieu hier au soir, bien que ce traité soit purement commercial. (*Morning-Chronicle.*)

— Une réunion a eu lieu hier dans la Cité pour aviser à l'organisation d'une ligne de bateaux à vapeur, à l'effet d'établir une communication plus régulière et plus prompte avec les Indes-Orientales. Une souscription de 8,000 liv. sterl. est déjà réalisée parmi les négociants les plus distingués. (*Sun.*)

— Des troubles viennent d'éclater parmi les ouvriers du chemin de fer de North-Medland. Les Anglais paraissent décidés à ne plus laisser travailler les Irlandais. Le riot-act a été lu; les boutiques ont été fermées, et les affaires entièrement suspendues.

— Nous venons de recevoir des journaux de Buenos-Ayres jusqu'au 21 juillet. On venait d'apprendre par des avis reçus du quartier-général de l'armée argentine que son avant-garde avait complètement triomphé dans sa marche à travers la province de Tarya, dont le district presque entier était déjà en son pouvoir. Le général bolivien avait pris la fuite, et un escadron entier de cavalerie bolivienne, officiers et soldats, avait passé du côté des forces argentines.

ESPAGNE. — MADRID, 7 octobre. — La nouvelle de la défaite de Pardinus nous est parvenue avant-hier; elle a jeté une profonde stupeur parmi les habitants de Madrid. Les carlistes ne se gênaient pas pour célébrer le triomphe de leur souverain; mais cette joie pourrait être de courte durée, car l'exaspération des madrilénos est à redouter.

La police a fait avant-hier au soir un grand nombre d'arrestations; les carlistes ont montré une joie tellement indécente que l'intervention de la police a été jugée nécessaire.

Quoi qu'il en soit, l'esprit public semble renaitre à cause même des circonstances pénibles où nous nous trouvons. Aujourd'hui l'indifférence a cessé, et chacun, dans la prévision d'événements plus déplorables, parle hautement de la nécessité de mesures sévères pour imprimer de l'énergie à la marche des choses.

On attend ici la division de Narvaez.

DÉTAILS SUR LE COMBAT DE MAELLA. — Ce fut le 1^{er}, vers les 10 heures, que commença l'affaire de Maella. Huit cavaliers de la garde mobilisée, avec le commandant de Caspe, s'avancèrent vers le feu, lorsqu'ils aperçurent une grande partie de la cavalerie et quelques fantassins de la division Pardinus qui battaient en retraite. Jusqu'à dix heures du soir on voyait arriver à Caspe des poignées d'hommes qui rentraient amenant des blessés, ou seulement cherchant un refuge. Pardinus, plusieurs chefs et officiers ont péri. La dispersion a été complète. 1,000 soldats, 40 officiers et 100 blessés de tout grade sont allés à Caspe.

Il paraît que le combat a eu lieu autant au sabre et à la baïonnette qu'à coups de feu. C'est ce qui explique la quantité de blessés; l'hôpital et l'église en sont remplis. Cabrera attendait les christinos dans une embuscade; il ne présenta d'abord que deux bataillons, et quand la cavalerie et l'infanterie christines furent engagées, il attaqua avec toutes ses forces. L'épouvante a été terrible.

Du reste, les relations sont diverses. Une lettre de Saragosse dit que la position des carlistes était d'abord fort avantageuse, et qu'ils mirent d'abord en désordre un de nos bataillons. Pardinus rallia les rangs, et se jeta à la tête de la cavalerie, protégé seulement par deux compagnies de chasseurs, il s'avança contre l'ennemi en bonne contenance.

La division n'appuya pas cet élan, et une pluie de balles balaya Pardinus et ses compagnons. La cavalerie revint à la charge, pour emporter au moins les blessés, mais elle fut de nouveau repoussée.

SARRAGOSSE, le 10 octobre. — L'inquiétude qui agite la po-

— Que voulez-vous, mes amis? dit-il aux jeunes gens qui lui faisaient cette visite matinale.

— Nous venons dans votre verger pour nous battre en duel.

— Soyez les bien-venus, mes amis.

Le vieillard fit un pli à la page du livre qu'il ferma; un des témoins lui donna deux écus qu'il mit dans une bourse de soie; puis, sans rien perdre de sa sérénité, il rentra dans sa maison, pendant que les combattants, après avoir choisi leur terrain, se mettaient en garde et se portaient de rudes bottes. Le disciple fanatique du professeur Darius reçut une balafre sur la joue droite.

Entre Heidelberg et Francfort, il n'y a de remarquable que Darmstadt, capitale du grand-duché de Hesse. Darmstadt est une ville très-propre et très-élégante, habitée tout entière par la cour du grand-duc. Ces petits souverains de la confédération germanique ont plus d'entourage que n'en avait Louis XIV; leur couronne compte plus de grands-officiers que leur armée ne compte de soldats; l'horizon est borné de toutes parts autour d'eux par un cercle de courtisans, si bien qu'ils peuvent se faire illusion sur l'étendue de leurs états; mais un jour le chemin de fer viendra mortifier leur orgueil en leur apprenant que l'on peut traverser leur royaume en deux heures.

Le chemin de fer sera facile à établir sur la surface unie du beau pays que nous venons de parcourir. Le plus flegmatique des atlagés allemands peut, au petit trot, faire en moins de deux journées le trajet de Bade à Francfort, où nous sommes arrivés ce matin, et où vous pouvez m'adresser vos lettres, car nous comptons y demeurer quelques jours. Adieu, mon cher Henri. Faites mes compliments à nos amis.

LÉOPOLD DUVERNAY.

P. S. — Melchior me charge de vous dire qu'il vous écrira de Wisbade ou de Mayence, la semaine prochaine.

EUGÈNE GUINOT. (*Courrier français.*)

Le pavillon, je faisais construire une ville qui serait la capitale de mes états? Logeant au milieu de ma forêt, je pourrais aller à la chasse sans me déranger.

— Il serait difficile, observa le premier ministre, de rencontrer une idée plus juste et plus sublime à la fois. On n'est pas plus profond que votre altesse!

— Ce n'est pas tout. Je me nomme Charles, et c'est ici que je me repose; je veux que la ville nouvelle se nomme *Carls-Ruhe*, c'est-à-dire, *repos de Charles*.

— Il est impossible d'imaginer rien de plus ingénieux, grand prince!

L'oisiveté des princes change quelquefois la face des états. Il est trouvé un grand-duc de Bade qui, ne sachant que faire, a dérangé le mécanisme de son horloge, et, non content d'avoir des ministres, des généraux, des courtisans, une armée et un peuple, comme la plupart des autres souverains, a voulu encore avoir une chambre des députés, sans rien perdre toutefois de ses privilèges absolus. Nous avons assisté à une séance de cette chambre; on parlait badois, et nous n'y comprenions rien, mais nous tâchâmes de deviner. Un orateur monta à la tribune; il avait l'œil en feu, le sourcil froncé; sa parole était brève et saccadée, son geste menaçant; tout en lui exprimait le tribun inflexible dont la parole hardie frappe et châtie les excès du pouvoir. Nous demandâmes à notre interprète de nous traduire les paroles que l'O'Connell badois prononçait d'un air si larouche. L'orateur, avec ce courage civil dont rien ne peut arrêter l'élan, disait : « Oui, messieurs, au péril de ma vie, je soutiendrai mon opinion! Le grand-duc de Bade est le plus grand des grands-ducs! le meilleur, le plus sage des princes! et nous devons voter sans contrôle le budget qui nous est présenté par ses excellents ministres! »

De Calsruhe à Heidelberg, un léger détour nous conduisit au jardin de Schwetzingen, que les Allemands citent comme une merveille. De beaux arbres, quelques statues médiocres, deux

putation de Sarragosse est impossible à décrire. Le nom seul de Cabrera est un épouvantail; du reste, la férocité de ce chef carliste est assez connue pour qu'il y ait motif de le craindre. Cabrera a campé sur une hauteur qui a été le théâtre de plusieurs affaires; de là il dictait ses ordres pour le pillage de tous les environs.

Quelques hommes épiaient les factieux. Les portes étaient fermées. Le soir, vers les quatre heures, le village d'Urrea de Jallon a été livré aux flammes, et nous avons reçu dans nos murs les débris de sa garde nationale. C'était un bien triste spectacle que de voir ces braves gens obligés de fuir la cruauté des carlistes, ces dévastateurs sans pitié; aussi a-t-il produit sur le peuple un effet d'irritation difficile à contenir. La foule s'est transportée sur la place et a demandé à grands cris satisfaction aux autorités. Le général San-Miguel a pris alors la parole et a fait renaître la confiance. Des préparatifs ont commencé avec activité. On a annoncé qu'il y avait à la capitainerie-générale une réunion de la députation provinciale et de l'ayuntamiento, et des députés des cortès qui se trouvaient à Sarragosse. Le calme s'est un peu rétabli. L'autorité militaire a déclaré, vu les circonstances, que l'assemblée résumait tous les pouvoirs et qu'elle devait prendre les moyens nécessaires au salut de la cité.

L'assemblée a décrété des mesures de vigueur et l'arrestation des personnes soupçonnées d'entretenir des relations avec Cabrera. Ces ordres s'exécutèrent le lendemain 8, dès les six heures, avec le corps des Minones.

Mais le peuple a demandé que la garde nationale fût chargée des prisons. Vers dix heures, tous les citoyens étaient sous les armes, et ils se sont divisés les bastions et les batteries. L'ordre public n'a pas été un instant troublé.

Que vous dire encore? que les Sarragosseis se sont montrés tels qu'ils ont toujours été, pleins d'énergie et de patriotisme. Vous devez avoir connaissance de la proclamation du général Santos San Miguel. Cet officier s'est parfaitement comporté dans cette circonstance.

Des actes de rigueur contre les carlistes ont été faits à titre de représailles; du reste, comme le peuple espagnol aime la vengeance, les esprits sont satisfaits de ces mesures. Le nombre des personnes mises en état d'arrestation s'élève à 80.

Cabrera a quitté Fuentes, et, après avoir traversé l'Ebre et tourné nos murs, il s'est transporté au-delà de Sarragosse, entre cette ville et la frontière. On ne pense pas généralement ici qu'il garde plus long-temps ces positions.

La junte est continuellement en permanence. Vous savez qu'en Espagne, au moment du danger, les junes sont tout. Le bruit court ici que Cabrera a impitoyablement fusillé les prisonniers blessés ou trainards qu'il a faits dans son combat contre Pardinias. Si cela est vrai, c'est l'acte le plus atroce qu'on ait jamais vu. Bestiaux, denrées, provisions, tout a été enlevé sur son passage; le pays est dans le plus affreux dénuement.

Le *Novicio* du 10 annonce qu'à Sarragosse tout était tranquille. On y continuait les arrestations, dont le chiffre s'élevait à 150.

Comme nous l'avons dit, le village d'Urrea a été entièrement

brûlé; trois édifices seulement sont demeurés debout. Sur près de 150 hommes dont se composait la milice, 36 ont été faits prisonniers, 6 ont été tués; on ignore le sort des autres.

Les paysans de Maella ont transporté à Caspe, le 5 de ce mois, le corps du brave général Pardinias.

RÉPUBLIQUE DE CRACOVIE. — Tous les amis de la nationalité polonaise apprendront avec douleur que la république de Cracovie sera incessamment rayée de la liste des états indépendants. Quel est son crime? C'est d'avoir encouru le soupçon de nourrir des sympathies secrètes pour les Polonais. On avait espéré d'abord que l'invasion du sol de cette petite république et l'atteinte portée à ses libertés ne seraient que temporaires, vu son peu d'importance politique; on aimait à croire que la Russie ne joindrait pas un nouvel attentat à la longue liste de ses crimes contre la Pologne et le droit des nations. Tout cela n'était qu'illusion.

Une lettre de Cracovie, insérée dans les *Débats*, nous apprend que Cracovie fera désormais partie de l'empire russe. S'il en est ainsi, et que la résolution des trois puissances soit bien arrêtée au mépris de toute considération d'honneur et de justice, nous craignons bien que toute protestation de la part de l'Angleterre, de la France et de la Suède soient inutiles, et, d'un autre côté, Cracovie est trop éloignée de la France et de l'Angleterre pour que ces deux puissances puissent intervenir par les armes en sa faveur avec quelques chances de succès. Elles ont consenti au partage de la Pologne, cette énormité politique. S'exposeront-elles au danger d'allumer une guerre générale pour maintenir à Cracovie une ombre d'indépendance? Nous ne le pensons pas.

Mais, si l'occasion se présentait pour la Grande-Bretagne de faire une démonstration vigoureuse contre la Russie, — par exemple si nos possessions de l'Inde étaient menacées par le czar, — le feu sacré de la liberté, qui n'est pas éteint au cœur des Polonais, jaillirait aussitôt. La génération nouvelle est animée de l'esprit de ses ancêtres. Que l'Angleterre protège les Polonais réfugiés sur ses bords; le jour n'est peut-être pas éloigné où elle aura besoin de leur appui. Si notre territoire était menacé par le czar, les Polonais réfugiés pourraient opérer une diversion en notre faveur en excitant à la révolte leurs compatriotes disséminés dans le vaste empire de la Russie. L'histoire abonde en exemples de nations qui ont péri par les moyens mêmes qu'elles avaient employés pour étendre leur domination; elles ont été écrasées par leur propre poids, et il nous semble que la Russie marche droit à sa ruine par sa politique erronée. (*Globe.*)

Par un article insidieux sur les sociétés d'Anvers, on a, d'abord dans le *National*, et puis dans les journaux de notre ville, prétendu qu'une compagnie Morel était endettée de 575,000 f.; qu'aux yeux de la loi, les actionnaires n'étaient pas responsables, ce qui est absurde à dire d'une compagnie anonyme qui est engagée jusqu'au dernier sou du capital souscrit, et qui n'en a perdu que la dixième partie.

Voici les faits:

La première compagnie commerciale, au capital de 10 mil-

lions, ayant éprouvé des pertes, quelques actionnaires demandèrent la liquidation; aux termes des statuts, il fallait avoir perdu la moitié du capital pour l'effectuer, et l'on était loin d'un pareil chiffre. Voilà pourquoi le directeur se crut un instant obligé de la repousser, et c'est ce qui causa de l'irritation chez quelques actionnaires.

Aujourd'hui actionnaires et directeur sont d'accord pour la liquidation de la première compagnie maritime, et les créanciers, s'il y en a, n'ont jamais dû avoir la moindre crainte.

La deuxième compagnie, au capital de 20 millions, qui n'a presque éprouvé aucune perte, reste toujours une des plus riches compagnies maritimes, et continue ses opérations.

La troisième compagnie contre l'incendie et sur la vie, au capital de 30 millions, quoique nouvellement établie, est en voie de succès et de prospérité autant qu'aucune autre compagnie la mieux favorisée.

Lyon, le 17 octobre 1838.

L'agent-général des compagnies commerciales, REJANIN.

Les résultats de la méthode appliquée par M. Boulet à l'enseignement des langues anciennes sont connus. Ce sont les procédés qu'indiquait Quintilien à la jeunesse romaine pour l'étude de la langue grecque; ce sont ceux qui avaient rendu Montaigne, âgé de six ans, déjà capable de parler le latin avec plus de facilité et d'élégance que n'aurait pu le faire les savants de son époque, etc. On trouve l'exposé et les exercices de cette méthode dans le *Manuel pratique de langue grecque* et dans celui de *langue latine*, publiés par M. Boulet, et dont la 2^e édition est en vente. Pour les recevoir franco, il suffit d'en faire la demande à l'éditeur par lettre affranchie, et de faire accompagner cette demande d'un mandat pris à la poste de 7 f. pour les deux manuels, et de 3 f. 50 c. pour un seul. S'adresser à l'INSTITUTION BOULET, à Paris, rue Notre-Dame-des-Victoires, 16. Cet établissement admet un petit nombre de pensionnaires. Le programme de l'institution et l'exposé de la méthode se délivrent gratuitement.

Le succès des cours de M. Boulet suivis par des personnes de tout âge, ses publications aujourd'hui répandues partout, ont constaté un grand bienfait: la possibilité pour un jeune homme studieux d'apprendre d'une manière agréable, en peu de temps et à peu de frais, deux langues qui d'ordinaire ne s'apprennent qu'avec beaucoup de dépense, d'années et d'ennui.

BOURSE DE PARIS DU 15 OCTOBRE.

Les fonds français se tenaient fermes, et il y avait quelques demandes au comptant.

De toutes les valeurs industrielles, il n'y a que les salines de Cette dont les cours sont bien tenus.

On remarque toujours le même découragement sur les actions des chemins de fer, qui ont encore baissé d'une manière effrayante.

Cinq pour cent. 109 45 109 50 109 45 109 50

— fin courant. 109 45 109 50 109 45 109 50

Le Rédacteur en chef, Gérant responsable, F. RITTIEZ.

Feuille d'Annonces.

Grammaire française élémentaire,

Réduite à huit parties du discours, enseignées par les conjugaisons, qui y sont traitées d'une manière aussi neuve que complète, et dans lesquelles sont déduites les deux règles générales pour la solution du participe, par une méthode aussi simple qu'inséparable jusqu'alors.

Deuxième édition, augmentée d'un grand nombre d'exercices orthographiques et syntaxiques, gradués suivant l'ordre de cet ouvrage.

Par LÉON DELAYE, instituteur.

A Lyon, chez François Guyot, imprimeur-libraire, grande rue Mercière.

ANNONCES JUDICIAIRES.

(1185) Samedi vingt octobre mil huit cent trente-huit, dix heures du matin, sur la place de Roanne à Lyon, il sera procédé à la vente au comptant d'objets mobiliers saisis, consistant en banque, balance, tables, buffet, bouteilles, etc.

ANNONCES DE MM. LES NOTAIRES.

(6058) A VENDRE. — Cinq actions du pont suspendu sur le Rhône à Givors.

S'adresser à M^e Vacheron, notaire à Givors.

ANNONCES DIVERSES.

(8033) A VENDRE. — Deux superbes collections de dahlias, composées de cent cinquante variétés nouvelles et de premier choix, dont quelques-unes, encore très-rare, ne sont pas dans le commerce.

On enverra des échantillons de fleurs à MM. les amateurs et jardiniers qui, avant de se déplacer, voudraient juger du mérite de ces collections.

S'adresser, pour tous renseignements et pour voir ces collections, à M. Félix Poulet, négociant, rue du Rempart-Brettonnière, n^o 6, à Beaune (Côte-d'Or).

(6073) Un jeune homme désire se placer en qualité de garçon de peine dans la soierie. Il connaît bien la fabrique, et donnera de bons renseignements.

S'adresser rue du Bœuf, n^o 18, chez M. Chinard.

TRAITEMENT MÉDICAL DES CATARACTES, AMAUROSES, ETC.,

Par la méthode de M. le docteur DROUOT, rue de la Cage, n^o 13, à Lyon.

Les cures nombreuses obtenues tous les jours sur des personnes aveugles depuis long-temps, opérées sans succès, ou menacées de cécité, sont la meilleure preuve de l'efficacité de cette méthode, par laquelle on obtient des résultats réputés impossibles, et qu'on peut vérifier de onze heures à deux heures. (6072)

RHUMES, TOUX, ASTHMES, CATARRHES.

Maux de gorge, enrrouements, oppressions, épuisements, palpitations, et toutes les MALADIES DE POITRINE sont guéries radicalement par l'usage plus ou moins prolongé du SIROP DE STOECHAS D'ARABIE: la haute réputation dont il jouit le dispense de tout éloge. — Prix: 4 f. et 2 fr. le flacon, à la PHARMACIE PÉRENIN, RUE PALAIS-GRILLET, 23, A LYON.

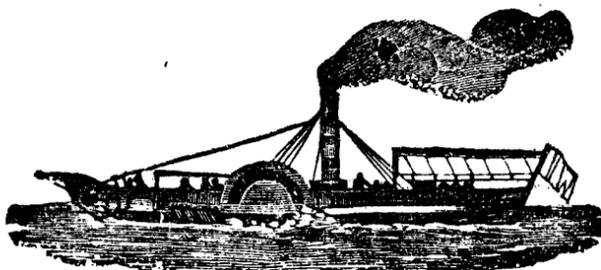
(6076) Pour faire cesser un faux bruit semé par la malveillance, M. Delorme prévient les familles qu'il continue la direction de son pensionnat, rue Sala, n^o 34, et que l'association qu'il vient de former avec M. Cunisset, professeur depuis neuf ans dans les collèges de l'Université, n'a d'autre but que de rendre son établissement de plus en plus digne de la confiance des parents.

Pommade Mélanocôme.

Il n'est bruit en France que des merveilles de cette précieuse pommade qui teint les cheveux, moustaches et favoris du plus beau noir, sur-le-champ et sans aucune préparation, les fortifie, les épaissit et les empêche à jamais de blanchir et de tomber. Nous ne pouvons mieux en faire l'éloge qu'en rappelant le témoignage éclatant de M. le docteur Orfila, doyen de la Faculté de Médecine de Paris. (Voir les journaux du 15 juin 1832). Le seul dépôt se trouve à Paris, chez M^{me} veuve Cavaillon, Palais-Royal, galerie Valois, n^o 133, au 2^e, l'entrée par l'allée de l'horloger. (Ne pas confondre la boutique du parfumeur à côté.) Le prix des pots est de 5, 10 et 20 fr. On y trouve aussi les célèbres pommades blonde et châtain aux prix de 10 et 20 f. (Ecrire franco.) (710—3417)

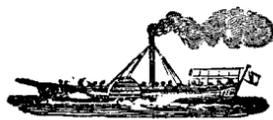
Brevet d'invention. — Médaille d'honneur.

POIS ÉLASTIQUES en caout-chouc pour CAUTÈRES, de Leperdriel, pharmacien, faubourg Montmartre, 78, à Paris; ADOUCISSANTS à la guimauve, SUPPURATIENS au garou. Ils doivent à leur composition et à leur élasticité la propriété d'entretenir les cautères d'une manière régulière, exempte de douleurs et des inconvénients reprochés aux autres espèces de pois. Dépôts chez MM. Vernet, place des Terreaux, et André, place des Célestins, à Lyon; Michel, à Tarare.



Le public est prévenu que le bateau à vapeur en fer le Papin continuera à partir de Lyon les jours impairs, à sept heures du matin.

La rapidité de sa marche permettra à MM. les voyageurs d'arriver à Chalon avant l'heure du départ des diligences de Paris. (8032)



LES BATEAUX A VAPEUR DU RHONE

Partent tous les jours, à sept heures du matin, du port de la Charité. (2035)

(709—3416) Rue Richelieu, 93, à Paris.

AMANDINE,

De FAGUER, successeur de LABOULLÉE, parfumeur.

Le succès immense et toujours croissant de cette pâte de toilette est dû à sa supériorité bien reconnue pour blanchir la peau, l'adoucir et la préserver du hâle et des gerçures. Dépôt à Lyon, chez M. Soccard aîné, place de l'Herberie.

Maladies Secrètes

ET DE LA PEAU.

SIROP VÉGÉTAL DE SALSEPAREILLE.

Ce sirop est approuvé des académies de médecine, comme le plus puissant dépuratif de la masse du sang, favorisant promptement la sortie des virus dartreux et vénérien, indispensable après l'usage du mercure dont il détruit totalement les traces; spécifique le plus actif, le plus certain et le plus prompt contre les acrés et toutes les maladies qui ont leur siège dans le sang, telles que scrofules, scorbut, gales, boutons, et toutes les maladies de la peau, engorgement des glandes et des articulations, rhumatisme, goutte, les fluxions blanches des femmes, et contre les écoulements récents ou invétérés, et il est prouvé par l'expérience que deux bouteilles procureront une guérison radicale. — Prix: 3 f. et 4 f. la bouteille.

Le public est prié de ne point confondre ce précieux médicament avec tous les autres remèdes de ce genre annoncés en termes pompeux, et dont le vil prix pourrait séduire bien des gens dont tant de charlatans exploitent si effrontément la crédulité. Les nombreuses guérisons obtenues par l'usage de ce sirop en font le plus bel éloge.

On fait des envois. (Affranchir et joindre un mandat sur la poste.)

Chez Courtois, ancien pharmacien des hôpitaux civils et militaires, place des Pénitents-de-la-Croix, près la Banque. (2025)

GRAND-THÉÂTRE.

Mercrèdi 17 octobre 1838. — Deuxième représentation de M. Arnal. — 1^o LA DAME DE CHOEURS, vaud. — 2^o LES IMPRESSIONS DE VOYAGES, vaud. — 3^o UN BAL DU GRAND MONDE, vaud. — Six heures.

Jeudi 18. — ROBERT-LE-DIABLE, opéra. — Six heures 1/2.

GYMNASE-LYONNAIS.

Mercrèdi 17 octobre 1838. — 1^o LOUISE DE LIGNEROLLES, comédie. — 2^o MA TANTE ANORE, opéra. — Six heures.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE POULAILLERIE, 19.